

malades. Virginie revenait souvent de ces visites les yeux pleins de larmes, mais le cœur rempli de joie.

Il y avait dans l'année des jours qui étaient pour Paul et Virginie des jours de plus grandes réjouissances¹ : c'étaient les fêtes de leurs mères. La veille, Virginie préparait des gâteaux que Paul portait lui-même à des familles pauvres. Et le jour de la fête, ils dansaient tous ensemble et riaient.

Paul et Virginie grandissaient. Quand on demandait à Virginie son âge et celui de Paul, elle répondait :

— Mon frère a le même âge que le grand cocotier^{*} de la fontaine, et moi celui du plus petit. Leur vie semblait attachée à celle de la nature. Quelquefois, lorsque Paul était seul avec Virginie, il lui disait :

— Lorsque je suis fatigué, ta vio² me délass³. *apaisante* *VERB*

Lorsque je suis dans la montagne et que je t'aperçois dans la campagne, j'ai l'impression que tu es une fleur. Et si soudain je ne te vois plus, quelque chose de toi reste dans l'air où tu es passée, sur l'herbe où tu t'es assise, et je sais où tu es. Le bleu

du ciel est moins beau que le bleu de tes yeux, le chant des oiseaux moins doux que le son de ta voix. Si je te touche seulement du bout du doigt, tout mon corps frémît¹ de plaisir. Tiens, ma bien-aimée, prends cette branche fleurie de citronnier^{*} que j'ai cueillie pour toi dans la forêt ; tu la mettras près de ton lit.

Virginie lui répondait :

— Ô mon frère ! Les rayons du soleil au matin me donnent moins de joie que ta présence. J'aime bien ma mère, j'aime bien la tienne ; mais quand elles t'appellent « mon fils », je les aime encore davantage. Les caresses² qu'elles te font sont plus douces pour moi que celles que je reçois. Tout ce qui a été ensemble s'aime, Paul. Regarde les oiseaux ! Élevés dans le même nid, ils sont toujours ensemble et s'aiment comme nous. Écoute comme ils s'appellent et se répondent d'un arbre à l'autre... Nous sommes comme eux : lorsque tu pars dans la montagne pour me chercher des fleurs et que je t'entends jouer de la flûte, je te réponds en chantant. Ah, mon frère, j'aime beaucoup ma mère, j'aime beaucoup la tienne, mais je t'aime encore davantage.

DAVANTAGE : BEAUCOUP PLUS

1. Réjouissances : fêtes.
2. Vue : le fait de voir quelqu'un.
3. Délasser : reposer.

1. Frémir : trembler.

Cependant, depuis quelque temps, Virginie se sentait bouleversée¹. Ses beaux yeux bleus devaient quelquefois obscurcir et elle ne souriait plus comme avant. On la voyait tout à coup gaie sans joie, puis triste sans chagrin. Elle ne recherchait plus comme avant la compagnie de sa mère et de Marguerite. Elle devenait solitaire, cherchait partout le repos et ne le trouvait nulle part.

Quelquefois, en voyant Paul, elle courrait vers lui, puis tout à coup, elle devenait toute rouge et s'arrêtait. Paul lui disait :

— La nature est belle, les oiseaux chantent quand ils te voient ; tout est gai autour de toi, toute es triste. Laisse-moi te consoler et t'embrasser.

Mais les caresses de son frère la bouleversaient. La nuit, elle se levait, s'asseyait puis se recouchait ; elle ne trouvait pas le sommeil ni le repos. Elle pensait à Paul et soupirait. Plusieurs fois, elle avait voulu raconter ses peines à sa mère, parler de son amour pour Paul et de son trouble, mais elle ne pouvait pas parler.

Mme de la Tour comprenait bien le mal dont souffrait sa fille, mais elle n'osait pas lui en parler...

TÉMOIGNAGE C'était la fin de décembre. De longs tourbillons² de poussière s'élevaient sur les chemins. L'herbe était brûlée par le soleil et les ruisseaux étaient desséchés³. L'air était étouffant⁴ et la nuit n'apportait aucun vent frais.

Puis un jour, des pluies épouvantables sont tombées du ciel, détruisant tout sur leur passage : les beaux arbres que Paul avait plantés devant les cabanes, les nids des oiseaux, une petite fontaine qu'il avait construite pour Virginie...

Puis le beau temps est revenu. Virginie a voulu sortir pour voir le beau jardin que Paul cultivait avec amour.

— Oh, Paul ! mon cher Paul, j'ai beaucoup de chagrin. Tu avais de beaux oiseaux, l'ouragan⁴ les a tués. Tu avais planté ce jardin avec amour, il est détruit. Tout meurt sur la terre. Seul le ciel ne change pas.

— J'aimerais te donner quelque chose pour te faire oublier ta peine, Virginie. Mais je ne possède rien.

— Tu as le portrait de saint Paul, lui a répondu Virginie en rougissant...

Ce portrait, Marguerite l'avait longtemps porté suspendu à son cou ; devenue mère, elle l'avait

1. Tournillon : masse d'air qui tourne rapidement.

2. Déséché : rendu sec.

3. Étouffant : qui empêche de respirer.

4. Ouragan : vent très violent, accompagné de pluies très fortes.

donne un portrait de Saint Paul

Mme DE LA TOUR A REÇU UNE LETTRE DE SA TANTE.
ELLE NE VEUT PAS MOURIR SEULE. DONC ELLE DEMANDE À
SA NIÈCE DE LUI ENVOYER Virginie pour
RECEVOIR une éducation, un mari et tous ses biens.

mis à celui de son enfant.

– Tiens, ma sœur, je te le donne.

– Mon frère, je le porterai tant que je vivrai et je n'oublierai jamais que tu m'as donné la seule chose que tu possèdes au monde.

Paul a voulu embrasser Virginie, mais elle s'est enfuie, légère comme un oiseau.

– Pourquoi ne marions-nous pas nos enfants ? disait souvent Marguerite à Mme de la Tour. Ils s'aiment beaucoup, même si mon fils ne le sait pas encore.

– Ils sont trop jeunes et trop pauvres, lui répondait Mme de la Tour. Ton esclave est vieux, sa femme aussi. Moi-même, chère amie, je ne suis plus très jeune. Que deviendraient Paul et Virginie sans esclaves pour les aider à cultiver les terres ? J'ai beaucoup pensé à tout cela, ces dernières semaines. Nous devrions envoyer Paul en Inde pendant quelques mois. Il emportera du coton et du bois : cela se vend bien en Inde. Avec cet argent, il pourra acheter quelques esclaves et, à son retour, nous le marierons avec Virginie, car je crois que personne ne pourra rendre ma fille plus heureuse que ton fils.

Paul → Inde → esclave → Virginie

UN JOUR, MME DE LA TOUR A REÇU UNE LETTRE de sa tante. La vieille dame venait d'être très malade et, ayant peur de mourir seule, elle demandait à sa nièce de lui envoyer Virginie.

« Je lui donnerai une bonne éducation, un mari riche et tous mes biens. » disait-elle dans sa lettre.

Mme de la Tour a lu la lettre à haute voix. Domingue et Marie se sont mis à pleurer. Paul et Virginie sont restés immobiles et n'ont rien dit. Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venaient de faire tous ensemble la prière du matin, avant le déjeuner, le gouverneur* de l'île est arrivé. Il était à cheval et deux esclaves le suivaient. Il est entré dans la case. Les deux familles étaient à table et Virginie venait de servir, comme c'était l'habitude dans l'île, du café et du riz cuit à l'eau. Elle avait ajouté des patates chaudes et des bananes fraîches. Le gouverneur a paru étonné de la pauvreté de la pièce et de la simplicité du déjeuner. Puis il s'est adressé¹ tout de suite à Mme de la Tour.

1. S'adresser à quelqu'un : parler à quelqu'un.